



**HAL**  
open science

## Une lecture du monde depuis ses marges

Riccardo Ciavolella, Annaig Oiry

► **To cite this version:**

Riccardo Ciavolella, Annaig Oiry. Une lecture du monde depuis ses marges. *EchoGéo*, 2024, 65, 10.4000/echogeo.26095 . hal-04440477

**HAL Id: hal-04440477**

**<https://hal.science/hal-04440477v1>**

Submitted on 13 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Une lecture du monde depuis ses marges

Entretien avec Riccardo Ciavolella par Annaig Oiry, le 9 janvier 2024

*Reading the world from its margins. Interview with Riccardo Ciavolella by Annaig Oiry, 9 January 2024*

**Riccardo Ciavolella et Annaig Oiry**

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/echogeo/26095>

DOI : [10.4000/echogeo.26095](https://doi.org/10.4000/echogeo.26095)

ISSN : 1963-1197

**Éditeur**

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

**Référence électronique**

Riccardo Ciavolella et Annaig Oiry, « Une lecture du monde depuis ses marges », *EchoGéo* [En ligne], 65 | 2023, mis en ligne le 30 octobre 2023, consulté le 10 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/26095> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/echogeo.26095>

---

Ce document a été généré automatiquement le 10 octobre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Une lecture du monde depuis ses marges

Entretien avec Riccardo Ciavolella par Annaig Oiry, le 9 janvier 2024

*Reading the world from its margins. Interview with Riccardo Ciavolella by Annaig Oiry, 9 January 2024*

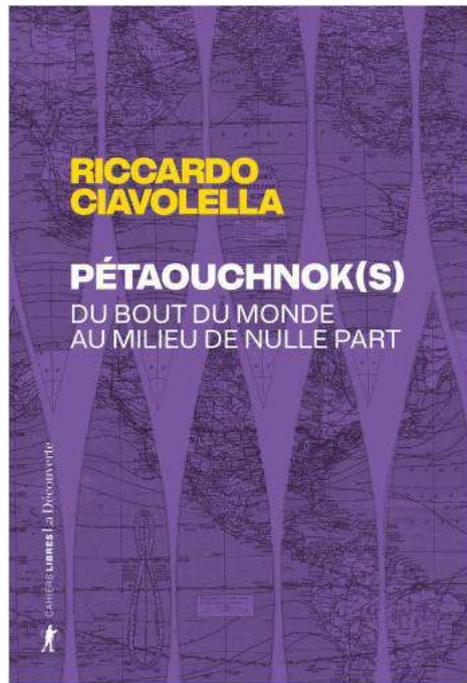
**Riccardo Ciavolella et Annaig Oiry**

---

## RÉFÉRENCE

Ciavolella Riccardo  
*Pétaouchnok(s). Du bout du monde au milieu de nulle part*  
2023. Paris, La Découverte, 413 p.

1 *Pétaouchnok(s)* nous invite à explorer les « bouts du monde » et les « milieux de nulle part » de la planète, des lieux utilisés comme métaphores ou stéréotypes de l'éloignement, à la fois fictifs et réels, idiomatiques et géographiques. Des Galápagos à Katmandou, du Kamtchatka à Bab-el-Oued, ces lieux sont scrutés dans toute leur ambivalence, comme des enfers tout autant que des paradis, révélateurs d'imaginaires géographiques idéalisés et d'hétérotopies négatives. Ce savoureux itinéraire nous convie jusque dans les marges du monde – qui restent des espaces centraux pour les populations qui les fréquentent et les habitent.



2 Riccardo Ciavolella nous propose un ouvrage à mi-chemin entre un atlas et un dictionnaire, un dictionnaire facétieux puisqu'il s'ouvre avec « Pétaouchnok » et se referme sur « Tombouctou », signe que l'inventaire des Pétaouchnoks est infini et déroge au principe de l'ordre alphabétique. L'auteur, par une démarche du renversement, nous propose de regarder de manière décentrée le monde, son histoire et ses asymétries de pouvoir.

3 Riccardo Ciavolella est anthropologue, chargé de recherche au CNRS et directeur du Laboratoire d'Anthropologie Politique de l'EHESS

Annaig Oiry (AO). À lire *Pétaouchnok(s)*, j'ai eu l'impression que l'intention de ce livre, celle d'explorer et de cerner les contours des lieux utilisés comme métaphores ou stéréotypes de l'éloignement et de l'insignifiant, commence à Lahraj, en Mauritanie. Est-ce que tu pourrais revenir sur la genèse et sur l'envie que tu as eu de rédiger cet ouvrage ?

Riccardo Ciavolella (RC). Ce livre est le résultat d'un long processus de sédimentation d'idées et d'intuitions différentes. Disons que celle de départ a été une sorte d'étonnement ressenti en entendant que dans ma propre langue maternelle, l'italien, comme dans d'autres langues que j'ai pu pratiquer ou entendre, il y a toujours des expressions idiomatiques qui permettent de nommer les bouts du monde ou les trous perdus, sans pour autant les connaître. C'est ce paradoxe que j'ai commencé à interroger. L'acte de nommer doit servir à attribuer une identité à la chose nommée, c'est une manière de l'intégrer dans un univers de sens, dans un horizon culturel. Dans ces cas, pourtant, on nomme ces lieux présumés pour les mettre à distance : en les nommant, on veut évoquer l'idée d'un lieu qui soit effectivement localisable, précis et défini, et pourtant on finit par évoquer l'idée d'un Ailleurs qui nous échappe, toujours plus loin, jusqu'à douter de sa réelle existence. Ce contraste qu'incarne l'acte de nommer un lieu indéfini m'a toujours fasciné.

À partir de ce constat, qui relève plus de l'intuition que de l'interprétation d'un linguiste, l'idée a muri à travers la pratique et ma propre expérience scientifique, celle d'un anthropologue, qui a un rapport à l'Ailleurs particulier car, pour comprendre l'universalité de la culture humaine, il faut voyager et se décentrer.

Quand on décide de partir sur le terrain, il y a toujours ce processus de décision, il y a une intentionnalité vers un Ailleurs que l'on ne connaît pas. Et je me suis rendu compte, lorsque je devais partir « en Afrique » pour la première fois, que mes proches d'Italie me disaient « mais pourquoi veux-tu aller à Canicatti ? », qui est l'équivalent italien de « Pétaouchnok ». Canicatti est mentionné comme le lieu emblématique de cet Ailleurs absolu, très loin au milieu de nulle part. Venu en France pour mes études, j'ai découvert la similarité avec l'expression « Pétaouchnok ». Ensuite, je suis parti pour mon terrain en Afrique, en Mauritanie, d'abord à Nouakchott où j'ai commencé à vivre dans un quartier précaire et périphérique avec une famille. Je suis allé plusieurs fois dans leur village d'origine, Lahraj, non loin de la frontière avec le Mali. On y parvient en empruntant ce que les Mauritaniens appellent la « route de l'espoir », un nom qui inspire l'imaginaire. Je suis allé à Lahraj en évitant l'écueil d'un exotisme magique à propos de cet Ailleurs africain et j'ai essayé de restituer le point de vue des gens qui y habitent.

Mais, quand je suis revenu de Lahraj, quand j'ai quitté cette région à l'est de la Mauritanie pour regagner la capitale, je me suis rendu compte, en discutant avec des élites intellectuelles de Nouakchott, que « Lahraj » était pour eux un équivalent de « Pétaouchnok ». Pourquoi ? Cela venait d'un célèbre article d'un écrivain mauritanien intitulé *Voyage au bout de Lahraj*. Ce texte racontait de manière ironique le voyage d'un groupe de ressortissants de la capitale, en suivant le même trajet que j'avais moi-même emprunté en quittant Nouakchott pour arriver à Lahraj. Pour les gens qui avaient lu cet article, des francophones issus de l'élite mauritanienne, « Lahraj » était devenu un lieu emblématique du pays profond. On n'avait même plus besoin de savoir si Lahraj existait vraiment ou non. Quand je disais que j'avais fait du terrain ethnographique à Lahraj, on rigolait, on ne me croyait pas. À ce moment-là, je me suis dit qu'il y avait peut-être une question : ces « lieux idiomatiques », pour ainsi dire, ou ces *Pétaouchnok(s)*, comme « Lahraj », sont-ils des universels ? C'est là qu'est née une interrogation sur l'existence possible d'équivalents dans les langues et les cultures du monde pour dire le « bout du monde » et le souhait d'en faire une sorte d'inventaire de ces lieux, ce que j'allais mettre en pratique bien plus tard.

AO. En effet, tu adoptes une démarche qui tient de celle de l'inventaire. Tu proposes, au début de chaque notice, une sorte de « carte d'identité » de chaque Pétaouchnok, où tu indiques les sens évoqués par le terme, le contexte linguistique et culturel d'usage, les expressions idiomatiques associées, ainsi que des indications étymologiques. Peux-tu revenir sur la façon dont tu as bâti ces cartes d'identité, et aussi sur les critères de classement de tous les Pétaouchnok(s) ?

RC. J'ai écrit *Pétaouchnok(s)* en faisant semblant d'écrire un atlas, dans une sorte de simulation ironique de ce type d'ouvrage géographique. Au départ de la stratégie narrative, j'avais pour idée une sorte de mise en abîme, un livre écrit par deux personnages, un peu autobiographique mais où ma personnalité était dédoublée : un personnage qui n'avait jamais quitté ma ville d'origine en Italie, un autre qui en était parti pour migrer en France, qui était devenu anthropologue et qui, finalement, partait en Afrique et ailleurs. Celui qui était resté cherchait les bouts du monde sur internet et dans les livres : c'était le côté imaginaire, l'exploration des *Pétaouchnok(s)* par la lecture et l'imagination, sans voyager. L'autre, au contraire, était parti à leur rencontre dans le monde réel, pour en faire l'expérience. J'avais pensé que l'objectif de ces deux personnages était de faire un atlas de ces bouts du monde à la croisée de ces deux dimensions.

Aujourd'hui, la société nous oblige à réfléchir à une opposition entre le réel, représenté par des atlas géographiques, et une alternative qui serait celle d'une évasion complète vers des lieux fictifs. Cela explique le succès des atlas de l'imaginaire, des atlas littéraires, des pays disparus, des îles inconnues, des utopies malheureuses. De mon côté, je pensais à des lieux qui sont dans un espace tiers, entre l'atlas géographique classique et l'atlas imaginaire. Pour les trouver, le point de départ a été une expression idiomatique : la manière de nommer des lieux lointains, au sein d'une langue, d'un horizon culturel, d'un imaginaire. Pour cela, un « vrai » atlas géographique ne pouvait qu'être « mimé » comme une sorte de stratagème littéraire.

AO. Pour aller à la rencontre de chacun de ces Pétaouchnoks, à mi-chemin entre le fictionnel et le réel, dans des contextes linguistiques différents, j'imagine la difficulté que tu as pu rencontrer pour trouver des sources, sur chaque lieu et chaque expression idiomatique. Cela m'amène à une question méthodologique, sur les démarches que tu as adoptées, les ressources que tu as mobilisées pour l'écriture de l'ouvrage.

RC. Le livre est le résultat d'une démarche assez expérimentale, que je tiens à ne pas définir comme méthode. Il n'y a pas de normativité ou d'exemplarité à propos de la démarche suivie, qui est plutôt le résultat d'une forme de bricolage. J'ai laissé beaucoup de place à la sérendipité, c'est-à-dire à cette disposition à être éveillé à ce qu'il se passe, à être prêt à accueillir la découverte sans forcément savoir exactement ce que l'on est en train de chercher. Il n'y a donc pas de dispositif de recherche mis en place au départ. Je suis avant tout parti de l'interrogation de voir comment ces lieux existent dans d'autres contextes linguistiques et culturels. J'ai laissé les choses venir, j'entendais des expressions, je commençais à les marquer, dans un travail d'inventaire. Une fois décidé à travailler plus précisément sur cette question, cette démarche est devenue plus systématique. Tout dépendait aussi des gens que je rencontrais. Dans mon travail, j'ai la chance de rencontrer des personnes avec des horizons culturels très différents, que ce soit par leur propre origine, par leurs connaissances ethnographiques, par leurs terrains lointains. Pendant des années, lors des colloques, j'ai interrogé des individus en leur disant : « je suis désolé, je pose une question un peu bizarre, est-ce que dans votre langue ou sur votre terrain, il y a une expression... ? ». Les collègues ont souvent réagi d'abord avec un certain étonnement. Mais une fois passé ce cap, ils jouaient souvent le jeu et comprenaient l'intérêt de l'interrogation. On me donnait des réponses, mais souvent un deuxième étonnement émergeait : la plupart du temps, on ne savait pas me dire pourquoi, dans telle langue ou tel contexte, on dit Pétaouchnok plutôt que Perpète-les-Oies. Il fallait reconstituer une histoire pour l'expliquer, et là, c'était à moi de le faire.

Vient après un travail historiographique, qui est aussi un travail linguistique, pour remonter le lien philologique, souvent multiple et jamais définitif, qui lie un lieu réel à une expression idiomatique. Internet est aussi devenu peu à peu important dans mes recherches. Pour les sources d'abord, parce que la plupart des textes qui parlent des Pétaouchnoks sont des blogs, des articles de journaux, rarement des articles scientifiques. Par exemple, sur internet, on trouve des forums d'expatriés, qui échangent entre eux sur des traductions, sur des « comment on dit chez nous ? ». Il n'y a pas souvent de travaux de comparaison interculturelle entre les expressions des différentes langues, peu de travaux scientifiques ou de réflexions savantes sur la généralité des *Pétaouchnok(s)*. J'ai donc croisé toutes ces sources comme point de départ, pour explorer ensuite l'histoire. J'ai parlé de reconstruction philologique et

de sources orales ou secondaires : je n'ai jamais voulu affirmer avec certitude quelle est l'explication philologiquement sûre d'une expression. Au sein d'une expression idiomatique, il y a plusieurs éléments qui interviennent simultanément et je ne détermine pas forcément quelle source a le plus d'autorité – sans sombrer dans le relativisme complet. Interviennent alors d'autres dimensions : les mythes, les légendes, avec une dimension littéraire très forte, le cinéma aussi, ou bien la radio. Ce sont souvent ces facteurs qui contribuent à la naissance d'une expression idiomatique concernant un « bout du monde ».

AO. Il y a aussi la question coloniale qui fait irruption à plusieurs reprises. Au sein de certaines expressions qui désignent les Pétaouchnoks, je pense par exemple à « Pampa » ou à « Bab-el-Oued », se décèlent des logiques d'appropriation linguistique par les sociétés dominantes, en même temps que des formes de résistance et de subversion de sens par les sociétés dominées. Peux-tu revenir là-dessus ? Plus largement, il y a aussi cette idée d'hybridation, d'entremêlement des cultures qui est très présente, cela peut être pour « Tombouctou » par exemple, où tu montres bien qu'il y a un entrelacement entre l'idée européenne que l'on se fait de Tombouctou, les représentations médiévales et les connaissances géographiques arabo-berbères de ce lieu-là.

RC. La dimension coloniale, et plus largement les asymétries de pouvoir entre des territoires différents, est tout à fait centrale, fondamentale même. S'il y a une catégorie globale qui pourrait englober tous les lieux, c'est bien cette disparité, cette inégalité entre lieux, à la fois territoriale et concrète, car il y a une dimension réelle, mais aussi imaginaire. Ces lieux qui peuvent être nommés comme « le milieu de nulle part » ne le sont que dans le regard de la personne qui nomme, leur caractère périphérique n'étant qu'un reflet de l'imaginaire de celle-ci, même si ces représentations sont loin d'être de pures fictions, mais plutôt des produits de l'histoire. Finalement, l'objectif de l'ouvrage est d'essayer de renverser le regard exprimé dans l'expression idiomatique, y compris et à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une expression raciste. Les expressions d'origine coloniale ont forcément une dimension de discrimination, de racisme, il y a cet imaginaire du « barbare » qui est très présent, cette dimension de la folie des autres aussi, ou encore celle du plouc sauvage, du paysan inculte, et plus généralement de la personne qui vient d'ailleurs : mais « ailleurs » par rapport à qui et à quoi ? La déconstruction de cet imaginaire, très présent dans des multiples contextes culturels, est le point de départ, pour essayer ensuite de renverser le regard, en montrant comment le monde, à l'envers, est vu à partir de ces lieux qui sont nommés comme au milieu de nulle part, comme le bout du monde. On a parfois des phénomènes de retournement du stigmaté, c'est-à-dire qu'il y a une sorte de fierté affichée en revendiquant l'appartenance à un territoire qui est nommé par d'autres comme au milieu de nulle part. Par exemple en Allemagne, le complot de Bielefeld est une moquerie de jeunes universitaires sur internet. Ils ont commencé à dire que Bielefeld n'existe pas parce que personne ne vient de là-bas, mais la plaisanterie est devenue une marque distinctive de la ville. Le même processus se retrouve pour la région italienne de la région du Molise. Dans ces cas, il y a même des campagnes de marketing territorial, notamment touristique, qui insistent sur cette dimension pour renverser et inverser le stigmaté. Par exemple, aux États-Unis, le terme « Boondocks » sert à indiquer ce milieu de nulle part, le bout du monde, et est souvent utilisé pour désigner les espaces habités du Midwest et du sud des États-Unis, et plus généralement les espaces ruraux, d'où viendraient les gens qui votent pour Trump, équipés de 4x4, qui boivent des packs de bières. Ces gens-là revendiquent de venir de là-bas. Ils utilisent le terme Boondocks comme trait

identitaire, à revendiquer comme signe distinctif qui les opposent aux élites urbaines *liberal*. En réalité, ce terme vient du philippin *bundók*, qui signifie « montagne ». Il est lié à l'histoire impériale américaine, aux Philippines. Cela explique l'origine militaire et coloniale de ce terme. Les Américains, lorsqu'ils utilisent ce terme de Boondocks, ne savent pas que le terme est philippin ni pourquoi.

Dans le contexte français, il est évident que l'usage idiomatique que l'on fait de toponymes, tels que Bal-el-Oued, Tataouine, Tombouctou, renvoie de manière très forte à des rapports coloniaux. Il existe aussi une autre dimension, celle des colonies pénales, qui sont aussi bien évidemment liées à l'histoire coloniale. Le « bagne » ajoute la dimension de l'emprisonnement, à la fois évocateur d'éloignement et de confinement, mais aussi de durée dans le temps. Alors que « Cayenne » ou « Guyane » sont devenus des Pétaouchnoks dans d'autres langues, en français perdure l'expression Perpète-les-Oies, évolution de l'expression Perpète-les-Oubliettes. Perpète viendrait de « perpétuité » et donc dire « à Perpète », cela signifiait aller à Cayenne ou dans d'autres colonies pénales.

Ce jeu de renversement ne s'arrête pourtant pas à la déconstruction des visions du centre sur les marges. À partir de là, j'essaye en effet de voir comment les gens, vivant dans un lieu considéré par d'autres comme un Pétaouchnok, nomment à leur tour le bout du monde. Ce lieu stigmatisé aura lui-même son propre lieu stigmatisé dans une reproduction à l'infini de Pétaouchnoks « bis ». Ce livre, j'avais initialement pensé l'appeler « Atlas infini » ou « Atlas incomplet des bouts du monde », car c'est une histoire qui ne finit jamais. Si on va à Canicattì, les habitants du lieu se demandent pourquoi tous les Italiens les identifient comme ce milieu de nulle part qui n'existerait pas : ils se sentent frustrés et se voient obligés de rappeler l'évidence que leur ville existe pour de vrai. En revanche, eux, ils disent « Carrapipi », une déformation dialectale du nom d'une ville de la province d'Enna, Valguarnera Caropepe. Finalement, ils ont eux-aussi leur propre « Canicattì ».

AO. Cela donne de nombreuses idées pédagogiques à mobiliser avec les étudiants, notamment pour lancer des cours de géopolitique, en jouant sur les stigmates et sur la façon dont les stigmates révèlent les asymétries de pouvoir.

RC. C'est pour cela que je souligne que les lectures de cet ouvrage peuvent être plurielles. Il y a une lecture anthropologique qui consiste à jouer avec l'histoire des représentations de l'Autre, à la déconstruire, à la renverser. Il y a une dimension géographique bien évidemment qui est très forte, parce que c'est le rapport aux lieux réels. Et aussi une dimension littéraire, linguistique. Et il y a aussi, c'est vrai, cette dimension géopolitique, d'autant plus dans un monde qui se doit d'assumer désormais sa dimension planétaire, globale, interdépendante, et qui, en même temps, se fait multipolaire.

AO. Pour faire le lien avec les questions de marketing territorial que tu évoquais, et de renversement du stigmate, il est vrai que plusieurs des Pétaouchnoks qui sont explorés, je pense par exemple à Katmandou ou à la Patagonie, sont des lieux peu accessibles mais en même temps aujourd'hui des destinations touristiques prisées qui accueillent les backpackers internationaux. Tous les Pétaouchnoks sont-ils ainsi condamnés à être englobés dans une géographie du tourisme global ?

RC. Contribuer à ce processus-là, à donner des idées de destinations insolites à visiter par cet ouvrage, est peut-être ma plus grande hantise. Et ce d'autant plus qu'à peu près au même moment que la parution de l'ouvrage, est sortie une nouvelle collection

de guides de voyage nommée « Pétaouchnok ». Mais je l'avoue, moi-même, j'ai envie d'aller dans ces lieux et je l'ai fait. Pour ce faire, donc, je me suis imposé des règles dans le rapport à ces espaces-là. En premier lieu, je ne prends pas volontairement l'avion pour aller voir ces lieux parce qu'il doit y avoir, même dans la découverte réelle de ces lieux, une dimension « sérendipique » en quelque sorte.

En même temps, certains lieux n'ont évidemment pas attendu le livre *Pétaouchnok(s)* et n'en auront jamais besoin pour devenir des destinations de voyage. Car aujourd'hui, il y a cette volonté, ce plaisir, cette pulsion, cette tension au voyage vers les lieux insolites, inexplorés, les lieux qui ne seraient pas visités par des touristes. Ce qui est un petit peu contradictoire : en allant voir ces lieux, on ne fait qu'anticiper ou accompagner le mouvement qui transforme complètement ces endroits en destination de tourisme ou de pèlerinage postmoderne - et leurs noms en marques pour l'*outdoor* - comme la Patagonie, la Terre de feu, Ushuaïa. Ces lieux avaient été rattachés, par des processus de colonisation interne, à l'Argentine ou au Chili, puis intégrés dans un récit national d'intégration du folklore local et des cultures autochtones décimées. Dans le discours de la construction nationale, ils étaient intégrés par ce biais-là. Tout a changé ensuite avec le tourisme globalisé. La Patagonie s'est perçue elle-même non pas comme région périphérique d'Argentine, mais comme le bout du monde. Et c'est pour cela que les backpackers fréquentent cet endroit. Le musée local, qui était avant le musée du folklore et de la culture locale, s'est transformé en musée du bout du monde.

C'est quelque chose qui pourrait arriver à plein d'endroits, qui aurait pu arriver aussi à Tombouctou. Mais ce lieu a cette forme de résistance géopolitique à ce processus d'être englobé par le tourisme international, surtout occidental. Pour ne pas alimenter cette idée d'exotisme, j'ai alors plutôt préféré parler d'un autre Tombouctou, car Tombouctou a aussi été le nom, aux États-Unis, d'une colonie libre pour les esclaves fugitifs au XIX<sup>e</sup> siècle. Je préférais évoquer cette idée plutôt que de parler de la géopolitique actuelle du Sahel, qui reste quand même en arrière-plan si on veut bien l'entendre.

AO. Une question de géographe. Quel a été le rôle de la carte, à la fois dans le repérage et dans la restitution des Pétaouchnoks, sachant en plus que la plupart d'entre eux ont une localisation géographique qui reste très imprécise ?

RC. Dans l'ouvrage, je parodie presque un peu la construction de la carte, dans cette même posture ironique de « faire comme » s'il s'agissait d'un atlas dont je parlais au tout début. Pourtant, je me suis tout de même posé la question de savoir comment restituer par la cartographie, et par l'image plus généralement, des lieux qui existent et qui n'existent pas à la fois. Parfois, j'ai eu recours à des cartes anciennes, que j'ai utilisé non pas comme instrument de localisation, mais bien plutôt comme illustrations pour leur caractère évocateur, peu importe leur « vraie » capacité d'identification et de localisation d'un lieu. En revanche, j'ai quand même pensé à offrir au lecteur des petits encadrés cartographiques, en tête de chapitres, afin de l'orienter et de lui permettre de se situer dans la géographie du « réel ». Mais il ne s'agit pas de dire qu'il y a une vérité cartographique. Il y a toujours un écart entre le lieu et l'expression idiomatique. Tout le livre voyage au creux de cet écart-là, un écart que j'essaie de reconstituer par un récit mi-scientifique, mi-littéraire.

AO. Peux-tu nous évoquer la vie du livre après sa publication ?

RC. Ce livre, je l'ai écrit comme une forme d'évasion, dans une période de travail administratif intense puisque j'endossais des responsabilités au sein de mon laboratoire. J'avais besoin de trouver un espace de liberté par rapport à une écriture scientifique. Finalement, j'ai l'impression que, pour les collègues, c'est un livre scientifique, car ce sont des réflexions que l'on peut réintégrer à nos métiers d'anthropologue, de géographe ou de philosophe. Ce n'est pas à proprement parler un livre d'anthropologie mais un livre écrit par un anthropologue. Et cela m'a permis de prolonger et intensifier une réflexion sur nos manières et pratiques d'écrire, à quels publics on s'adresse, et à la question de ce que l'on appelle « écritures alternatives », qui pour moi restent tout simplement des écritures.

J'ai beaucoup appris en rédigeant ce livre, notamment sur la lecture que l'on peut faire du monde à travers ses marges ce qui, d'un point de vue pédagogique, est extraordinaire : il me semble, pour l'instant, que les lecteurs et lectrices ont saisi cette intention et le sens de l'ouvrage. On n'a pas besoin de penser à la colonisation depuis Paris, on peut la penser depuis Bab-el-Oued. On peut penser l'histoire du Brésil à travers les *quilombos*, ces territoires périphériques ou isolés habités par des esclaves en fuite. C'est une démarche du renversement.

Un site internet prolonge ce travail<sup>1</sup>. Chacun peut contribuer à enrichir les nombreux Pétaouchnoks qui ne sont pas évoqués dans cet ouvrage. Par ce biais, je viens ainsi de découvrir le Pétaouchnok haïtien et d'autres encore se sont révélés à moi, comme l'indonésien, le thaïlandais, le turc ou encore le Pétaouchnok de l'Arabie Saoudite qui se trouve... en Bulgarie. De quoi enrichir une nouvelle édition, mais aussi peut-être des traductions de l'ouvrage français, avec la conviction que cet atlas sera, à jamais, incomplet et infini.

---

## NOTES

1. *Pétaouchnok(s). Du bout du monde au milieu de nulle part. Pour aller plus loin/Extensions numériques.*  
URL: <https://petaouchnoks.com/>

---

## INDEX

**Thèmes :** Sur l'écrit

## AUTEURS

### **RICCARDO CIAVOLELLA**

Riccardo Ciavolella est anthropologue, chargé de recherche au CNRS et directeur du Laboratoire d'Anthropologie Politique de l'EHESS.